



Sommaire du Numéro de Février 1902.

Le Prêtre sanctifié par sa messe (*suite*). — Le renvoi du Libellum. — La virilité sacerdotale — Sujet d'adoration : La mortification : Nature, Nécessité, Avantage. — Le Carnaval et les XL Heures. — Nos morts. — Réponses Liturgiques. — Variété.

LE PRÊTRE SANCTIFIÉ PAR SA MESSE

CINQUIÈME MEDITATION

Le mal endémique de la tiédeur.

(*suite*)

II. EFFETS DE LA TIÉDEUR.

Après ce que nous venons de voir sur la nature de la tiédeur, nous pouvons être brefs à en dire les tristes effets, qui découlent ouvertement des propriétés de ce mal tant répandu. Saint Thomas a énuméré ce qu'il appelle " les filles de cette famille, trop nombreuse, hélas ! de la tiédeur : *Filias acediae* ". La tiédeur, produisant le dégoût des choses spirituelles, porte à rechercher les joies charnelles, car " vivre dans la tristesse, sans joie aucune, est impossible ", dit le philosophe ancien. D'où, deux catégories de conséquences de la tiédeur. D'abord,

la crainte de l'effort pour la perfection, la torpeur en face du devoir, l'aigreur, la défiance et le murmure envers tous ceux qui par exemple et surtout par autorité pourraient conduire au bien ; enfin la détestation même des choses spirituelles et comme conséquence, la fuite des moyens à y parvenir et le désespoir. On peut y joindre la tristesse habituelle et l'ennui de vivre ; l'oisiveté, la somnolence, l'abandon de l'étude et l'ignorance qui en est la suite ; la remise à plus tard de tous les devoirs, la négligence à les accomplir et leur inachèvement ordinaire ; l'indévation et l'ingratitude envers Dieu ; la paresse de l'esprit, la mollesse du corps et un relâchement universel, qui porte à d'innombrables omissions. Voilà la première lignée de la tiédeur. La seconde se compose de la poursuite des plaisirs défendus, en compensation des joies spirituelles dont prive la tiédeur ; de l'agitation et de l'inquiétude de l'esprit, sollicité en sens divers par les fantômes de l'imagination, de la curiosité toujours en éveil et jamais satisfaite, du besoin de se répandre en paroles et de se repaître à en entendre, du besoin de mouvement et de changement, à quoi satisfont les visites et les voyages, enfin de l'instabilité dans les propos et de l'inconstance dans les résolutions (8). Saint Grégoire que suit ici saint Thomas, dit que : " la tiédeur induit en une foule de fautes : *Multis modis peccat per acediam homo.*"

L'énumération qui précède le persuade facilement.

De plus, rien ne dissout aussi sûrement l'organisme spirituel que ce mal qui s'attache sourdement à l'âme et devient si facilement chronique. — La tiédeur obscurcit dans l'esprit la lumière de la foi et son sens pratique par les brouillards formés entre Dieu et l'âme des innombrables fautes vénielles où elle fait vivre ; elle fait abandonner l'oraison, la lecture spirituelle et l'étude même.

(8) Q. XXXV, a. 4 ad 2. — Saint Grégoire assigne ainsi la triste progéniture de la tiédeur : *De filiabus acediam sciendum quod multe sunt quia multis modis per acediam peccat homo. Ejus autem filiae sunt hæ : Dilatio, neglignitas seu pigritia, tepiditas, pusillanimitas, inconstantia sive imperseverantia, inquietudo corporis, evagatio mentis, ignorantia, otiositas, verboritas sive multiloquium, vaniloquium, murmur, taciturnitas mala, indiscretio, gravedo, somnolentia, negligentia, omissio, ingratitude, indevotio, languor, tedium, impeditio bonorum, impenitentia, desperatio. — *Speculum spirituale*, lib. III, p. 6, dist. 2.*

— Elle produit dans la conscience une sorte d'hébétude ou d'impuissance à discerner le bien du mal, en lui enlevant ces qualités essentielles à sa fonction : la perspicacité du témoin, le zèle de l'accusateur, la fermeté inflexible du juge. — Elle dessèche dans le cœur la sensibilité délicate et tendre, la dévotion affectueuse et vive, l'onction spirituelle enfin, et le laisse en proie tour à tour au froid glacial du scepticisme ou à l'atmosphère étouffante de l'ennui ou enfin à l'insupportable dégoût des choses de Dieu. — On a dit du Curé de Mattaincourt " qu'il avait Dieu pour père, Jésus pour ami et Marie pour mère. " Le prêtre tiède perd jusqu'au sentiment de la piété filiale et de la douceur des fréquentations divines ; la tiédeur lui appesantit le cœur au point de le rendre incapable de croire au Cœur de Jésus lui-même : le mot d'amour divin n'a plus de sens pour lui. — O le terrible mal, qui détend et affaiblit la volonté jusqu'à en paralyser toute énergie, brisant ses ressorts, annihilant tout élan, empêchant toute résolution et ne lui permettant plus que des œuvres molles et languissantes autant qu'incohérentes, sans précision, sans suite et sans effet ; la condamnant à la stérilité parce qu'elle la tient constamment hors de la régularité qui, en canalisant ses forces et en coordonnant ses œuvres, l'aurait rendue puissante et féconde pour le bien ! Quelle vie peut bien être celle qu'inspire et que remplit la tiédeur habituelle, sinon une vie toute naturelle, toute matérielle, toute sensuelle ; la vie du sans-gêne, des aises, de la liberté mauvaise ; une vie large, flottante, abandonnée et sans rênes ; fermée au saint Esprit de Jésus qui ne la vivifie plus, mais ouverte à tous les souffles mauvais, menacée et bientôt dominée par l'Esprit mauvais qui la tue ?

Car, voilà l'issue certaine et de soi inévitable, à plus ou moins brève échéance, de la tiédeur quand elle s'est installée dans la vie : le péché mortel. On connaît la redoutable menace du divin Ami contre l'Ange de Laodicée : "*Utinam frigidus esses aut calidus ; sed quia tepidus es, et nec calidus, nec frigidus, incipiam te emovere ex ore meo* (9) ! " Non pas certes qu'à tout prendre la

(9) Licet in se pejus sit esse frigidum et in frigore degere, quam tepidum ad frigus tendere, sicut pejus est scienti peccare ex liber-

tièdeur, qui vit en parasite sur l'état de grâce, ne soit pas meilleure que le péché, qui l'exclut et plonge dans la mort froide et définitive ; mais elle est plus dangereuse parce qu'elle fait oublier, dans le tranquille contentement de soi-même, le danger où elle tient l'âme de tomber mortellement ; puis, le danger d'être rejeté par Dieu, amour brûlant, par Jésus, ami tendre et fidèle, qui a horreur de l'homme tiède, lui soustrait les grâces de sa providence particulière, le laisse s'endormir du sommeil mortel et tomber dans le gouffre du péché grave, tant pour le punir de ses infidélités constantes et de son secret orgueil, que pour le guérir en le réveillant par cette terrible chute. Certes, Dieu ne nous veut pas froids ; mais il nous condamne à le devenir pour nous empêcher de rester tièdes.

Ce terrible vomissement d'un Cœur aussi fort et aussi patient que celui de Jésus n'est pas tout de suite pour le prêtre tiède la projection dans les enfers, cloaque des déjections éternelles ; ce n'est pas encore la projection dans l'apostasie formelle de la plus sainte des vocations : c'est d'abord le péché mortel de surprise, secret, dont souvent l'on ne convient pas avec soi-même et sur lequel on se trompe plus ou moins consciemment, mais dont on se relève promptement ; c'est ensuite le péché formel, plus fréquemment commis, plus lentement accusé ; c'est enfin l'habitude du péché mortel, enlaçant la vie et finissant par la dominer et l'empoisonner tout entière, encore que quelques réveils essaient d'en secouer le mortel sommeil, mais qui la ressaisit, l'enveloppe et en reste définitivement maîtresse, la scellant sous des nécessités plus lourdes que des pierres de tombeau, qu'aucune puissance ne relèvera plus. De là, hélas ! au vomissement éternel, au rejet définitif de l'amour de Dieu dans la haine irrécyclable de l'enfer, il n'y a qu'un pas qui se franchit sous le coup d'une mort maudite et se consomme sous le

tate quam ignoranter ex tepore et concupiscentia ; tamen tepor damnatur præ frigore quia tepor periculosior est frigore, tum ob majorem oblivionem et socordiam, ex qua non advertit suum periculum, sed securus in eo quiescit et obdormit ; tum ob periculum derelictionis a Deo. — Corn. a L. in Apoc., III, 15.

poids de la malédiction éternelle, celle qui suit la condamnation du jugement sans appel. Et cette consommation du divin vomissement est la suite logique des nausées provoquées pendant longtemps dans le Cœur divin par des infidélités légères d'abord, puis plus graves, soit que leur aggravation vînt de leur répétition même, soit qu'elle se fît de matières plus graves et de consentements plus clairs et plus déterminés : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo* (10).

III. DIAGNOSTICS — Voulons-nous savoir si nous sommes dans ce déplorable état de la tiédeur ? Certes, un examen attentif et sincère sur tous les devoirs de notre ministère, soit envers Dieu, soit envers les âmes ; sur nos éfautes, nos faiblesses, nos tentations les plus violentes et les plus persistantes ; sur nos fautes les plus fréquentes, sur leur gravité croissante, sur notre facilité à les omettre et sur la sensation de regret de plus en plus moussée que nous éprouvons de les avoir commises, nous pourra très certainement éclairer.

Mais il est un diagnostic plus prompt et plus sûr qui nous est offert par la sainte nécessité que nous nous sommes imposée de célébrer chaque jour le Sacrifice d'amour et de toute sainteté. Il est évident que s'il est une action qui par son importance et sa gravité, par les souvenirs sacrés entre tous qu'elle rappelle, par l'amour que le Christ y témoigne actuellement et dont il attend si justement le retour, par la religion, le respect, la pureté, qui nous y sont si nécessaires, — s'il est une action qui réclame la ferveur sous toutes ses formes, qui l'inspire, qui la nourrisse et l'accroisse dans l'âme du prêtre, c'est la sainte Messe. Eh bien, examinons si nous sommes tièdes ou fervents dans la célébration du Sacrifice quotidien et nous pourrons ensuite prononcer

(10) *Vomitum metaphoram non esse referendam (proprie et maxime) ad æternam damnationem, verum ad id quod eam præcedit, id est derelictionem Dei. Tepidum tunc aptissime dici a Christo evomi cum induratur in peccato et quodammodo ejicitur extra curam divinæ Providentiæ. Hujus autem comminationis particula (quæ propter venialem etiam teporem merito timeri debet) est, privari iis solum quos Deus majore favore prosequitur. Quando vero periculum inde immineat labendi in peccata lethalia et tandem in veram obdurationem, id virorum spiritualium considerationi relinquo. — Alrazar, ubi supr.*

un jugement certain sur la tiédeur ou sur la ferveur de tout le reste de notre vie. Si l'Eucharistie à consacrer, à recevoir et à distribuer, Sacrement essentiel de la ferveur, acte capital de notre sacerdoce, nous laisse tièdes, quel objet ou quel devoir de notre ministère nous pourra trouver surnaturellement fervents ?

Examinons donc si nous donnons comme préparation à notre messe de chaque jour la somme de prière nécessaire pour mettre notre âme à l'unisson de la prière par excellence du Sacrifice : d'abord la récitation préalable des Matines et des Laudes ; puis, un exercice d'oraison, régulier, méthodique, intégralement accompli. — Voyons si, dans la célébration même, nous apportons le recueillement intérieur de l'âme, l'attention de l'esprit, la gravité des démarches et la piété du cœur, que réclame l'union incomparablement étroite où nous sommes appelés avec Jésus, le souverain Prêtre, pour accomplir avec lui le rite sacré et redoutable de son immolation. — Voyons comment nous sommes disposés à cette communion à la chair de la sainte victime qui engage si nettement à participer à son esprit et à vivre de sa vie. — Enfin, quand nous avons accompli ces grands actes, supérieurs à la création des mondes, quand nous avons été plongés dans les magnificences et dans les tendresses de l'amour porté à sa suprême expansion, et que nous avons été enrichis sans mesure des plus précieux trésors de la grâce, que nous portons en nous le Fils de Dieu vivant, qui veut vivre en nous et nous faire vivre de sa vie, quelle est notre action de grâces, quels nos sentiments, quelles nos résolutions de reconnaissance, de dépendance et de fidélité ? — Si nous courons à l'autel au saut du lit, sans prière, sans réflexion, sans examen qui purifie, et par conséquent sans préparation immédiate ; si nous n'apportons aucune piété personnelle à l'action sainte du Christ que nous complétons, aucune attention aux paroles prononcées, ne songeant qu'à aller vite pour finir plus tôt ; si le témoignage de notre reconnaissance ne s'exprime que par une formule sans âme et peut-être pas du tout : ce sont là des signes certains et désolants de tiédeur, au moment solennel où la ferveur est de rigueur plus étroite, mais aussi de facilité plus grande.

Il est bien à craindre que la ferveur soit encore plus

absente de la préparation éloignée du Sacrifice. — Quelles relations quotidiennes, affectueuses, confiantes, entretenons-nous avec le Christ immolé par nos mains et placé par nous au Tabernacle pour y être le protecteur et le compagnon de notre vie ? — Comment est tenu l'autel où nous montons chaque jour, dans quelle décence liturgique, dans quelle convenance ? — Et notre église, qui est la maison de notre gloire, l'atelier de nos œuvres, le cénacle de notre enseignement et le foyer vénérable de notre famille spirituelle ? — Et notre vie ordinaire qui, consacrée par notre vocation au service direct ou indirect de l'Eucharistie, doit toujours être digne d'elle, rapportée à elle et sa manifestation au dehors, dans l'étude, s'écoule-t-elle dans l'éloignement du monde, dans l'étude, dans la gravité des mœurs, dans les œuvres d'un ministère charitable et zélé ? — Si, au contraire, nous ne vivons que de routine ou de paresse ou de dissipation ; — si nous ne sommes empressés ni auprès des pauvres, ni auprès des malades ; — si nous ne venons qu'avec peine au confessionnal et que nous ne montions en chaire que contraints et sans préparation, et si dans ces deux tribunes, la secrète et la publique, notre cœur n'éprouve aucun attrait à porter les âmes à la piété envers le Dieu que nous consacrons cependant pour le leur donner le mieux et le plus souvent possible afin qu'elles en vivent le plus possible ; — si la lampe du sanctuaire ne jette, à travers son cristal terni faute de soin, qu'une lueur vacillante faute d'aliment renouvelé à temps ; — si les linges de notre autel sont souillés et les ornements de notre sublime fonction éraillés ou lacérés, faute d'entretien ; — si enfin nos gens d'église, ces collaborateurs inférieurs du Sacrifice, sont ignorants, se tiennent mal, chantent mal et servent mal, pour être laissés sans formation et sans conduite : oh ! qu'il est trop certain que la tiédeur nous a envahis, nous domine et nous paralyse ! Et que nous devons être pesants sur le Cœur de Jésus, qui ne peut supporter les tièdes ! Réchauffons-nous bien vite, courons sans retard aux remèdes ; devenons brûlants par l'amour parfait, pour ne pas tomber dans le froid de la mort, vomis par notre Christ qui nous aime tant !

(à suivre)

Le Renvoi du " Libellus "

Nous avons adressé au commencement de la nouvelle année des lettres de rappel à des confrères qui semblaient avoir oublié ce point important du Règlement qui est le *renvoi du libellus* mensuel.

Nous sommes heureux de voir que nos lettres ont été charitablement reçues et que le zèle de plusieurs en a été stimulé :

Nous nous permettrons de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques extraits édifiants :

— Je viens de lire les remarques que vous me faites au sujet de ma négligence à vous envoyer le *libellus adorationis*. J'avoue que vous avez toutes les raisons du monde de me faire ces remarques. Pour vous rassurer sur mon sort, je déclare faire mon heure d'adoration tous les dimanches soir.

— Je comprends que c'est pour moi un grand honneur d'appartenir à la belle association des Prêtres-adorateurs, et que rien n'est plus utile au prêtre, que de passer une heure de temps en temps auprès du tabernacle pour s'entretenir avec le Divin Maître. Nous puisons là un zèle vraiment sacerdotal, un amour plus ardent pour Jésus et le salut des âmes, la force et le courage de faire aimer l'Eucharistie et de prêcher Jésus-Hostie par la parole et surtout l'exemple. Je regrette sincèrement ma négligence à observer un point important de la règle.

— "Jusqu'à aujourd'hui j'ai été bien négligent à m'acquitter de mon heure d'adoration. Le reproche " amoureux " que vous avez fait à tous les abonnés coupables m'a fait rentrer en moi même et surtout m'a fait prendre une fois pour toutes la résolution de retourner mon " libellum " chargé ou non d'heures d'adoration, car c'est le seul stimulant que nous puissions avoir. Quand on abandonne le " libellum " on abandonne l'heure d'adoration et conséquemment on s'éloigne de Notre-Seigneur."

— Je suis réellement affligé de vous donner tant de trouble au sujet de l'envoi de mon *libellus*. Si je ne l'envoie pas ce n'est pas par oubli ni dans la pensée que ce n'est pas nécessaire ; je reconnais l'importance de l'envoi du *libellus* ; la seule raison de mon abstention à ce sujet c'est que je ne fais pas mes heures d'adoration. Je serai plus fidèle à l'avenir.

— Je vous remercie infiniment pour votre lettre d'hier. Malgré mes infidélités prolongées aux devoirs de Prêtre-Adorateur, dans la voie desquels vous m'invitez à revenir, vous daignez me garder encore au

nombre de vos associés. J'en suis bien ému, car c'est une très grande faveur pour moi. J'avoue mes coupables négligences envers Notre-Seigneur Jésus-Christ au T. S. S. Je lui en demande pardon ainsi qu'à vous-même, mon Révérend Père, promettant qu'à l'avenir je serai toujours fidèle à mon heure d'adoration hebdomadaire et au renvoi mensuel du *libellum*.

— “ En accusant réception de votre charitable avertissement, je suis obligé d'avouer ma négligence pour l'envoi du *bulletin mensuel* et la régularité de mes heures d'adoration. Je n'ai pas passé un seul mois sans faire plusieurs heures, mais je n'ai pas fait cette heure chaque semaine et je me croyais rayé de la liste des Prêtres-adorateurs. Je vous remercie de vouloir bien me conserver mon rang et mon nom. Je serai fidèle à l'avenir.”

-- Par ma faute et trois fois par ma faute ! Mon humble chapelle de campagne est froide, c'est vrai. Ma maison n'en est pas une, c'est vrai. Je suis rarement arrêté vû que mes missions sont éloignées et difficiles à desservir, c'est encore vrai. Mais je dois dire franchement qu'il y a négligence de ma part. Je suis infidèle à l'heure d'adoration hebdomadaire, c'est ma faute, je l'avoue. Je suis décidé : *Dixi, nunc capi*. Je vais prendre les moyens et j'arriverai courageusement à la fin.

-- Jésus seul dans une paroisse isolée, avec des hommes qui paient souvent mes labeurs d'ingratitude pour ne pas dire plus, je ne sais pas où trouver de la consolation. C'est aux pieds de Jésus-Hostie que j'irai dès cette semaine.”

En terminant ces citations, nous rappelons, une fois encore, à nos chers associés, que le renvoi du *Libellus* est d'une importance capitale et cela pour deux motifs : d'abord, parce qu'il est le seul moyen de contrôle que la Direction possède pour savoir quels sont les membres effectifs et fidèles de l'œuvre, notre association visant avant tout à être une œuvre vivante ; en second lieu, le *libellus* est un gage de fidélité pour chacun de nos associés et un grand stimulant pour leur zèle : celui, en effet, qui néglige le *Libellus* ne tarde pas à négliger l'adoration hebdomadaire.

Nous savons bien que plusieurs de nos Confrères oublient cette formalité : mais que de moyens l'on peut prendre pour aider la mémoire ! Mettons le *libellus* sur notre bureau jusqu'à ce que les heures qu'attend ce témoin lui soient accordées.

Si une raison nous a empêchés de faire nos heures, renvoyons le *libellus* quand même avec la cause de notre omission

Oui, nous le répétons, on peut continuer à faire partie

de l'Œuvre, alors même que des raisons sérieuses nous empêcheraient temporairement de faire nos heures hebdomadaires. Mais, de grâce, dans ce cas soyons au moins fidèle à renvoyer le *Libellus* avec la mention de l'empêchement, comme témoignage de notre bonne volonté envers l'Œuvre.

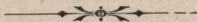
Nous faisons remarquer encore une fois, que les prêtres qui ne peuvent à cause du froid faire leur adoration à l'église peuvent la faire soit à la sacristie, si c'est possible, soit chez eux, et gagnent pareillement l'indulgence par concession apostolique.



La Virilité sacerdotale

OU

l'Homme dans le Prêtre



II. — Le savoir, maintenant. Le prêtre est un homme de science, de savoir. Quelle sorte de savoir attend-on du prêtre ? Quand un homme du monde s'adresse au prêtre, que vient-il chercher, que demande-t-il ? La lumière. Mais laquelle ? S'il s'agissait de science purement humaine, pourquoi irait-il la chercher auprès du prêtre en tant que prêtre ? Ce que le monde attend du prêtre, c'est un savoir plus sûr, si l'on peut dire, ou au moins d'un autre ordre que le savoir humain.

C'est vrai, mais je trouve ici l'homme. Ce savoir, cette science qui est la science de Dieu et qui doit être la science du prêtre, c'est par un labeur humain que le prêtre se l'approprie, et de même que tout à l'heure il n'avait pas le droit de mépriser les vertus simplement morales, sous prétexte que ce sont des vertus humaines, de même le prêtre n'a pas le droit de mépriser la méthode, le labeur humain. Sans doute, c'est de la science de Dieu qu'il s'agit, mais dans l'Eglise, tout se fait d'une certaine manière humaine, en même temps que tout est soutenu par l'Esprit divin : c'est très remarquable.

Jésus-Christ n'est-il pas l'Homme-Dieu ? Les Papes, quand, au nom de leur divin magistère, ils écrivent une Encyclique, négligent-ils de s'entourer de ressources humaines ? se dispensent-ils de consulter, de réfléchir, de travailler ? Eh bien ! ce mélange de l'humain et du divin, nous le retrouvons, de même, dans la formation du prêtre.

Il a une science qui est d'un ordre à part, une science qui est purement de Dieu : la théologie et tout ce qui l'accompagne. Mais c'est par un labeur humain qu'il doit se l'approprier, se l'assimiler. Et la théologie, si on la prend du mauvais côté, peut paraître ennuyeuse, rébarbative, sèche et peut-être desséchante. Sans doute, pour échapper à ce danger, vous avez la prière, les moyens proprement divins ; mais, croyez-le bien, chers Messieurs, il y a aussi une certaine façon humaine de travailler même la théologie ; ces moyens ne sont pas indifférents pour la bien comprendre, pour l'entendre comme il faut, et en tirer tout le fruit qu'on peut en tirer.

Permettez-moi une comparaison. Il me semble que pour certains esprits qui ne savent pas bien s'y prendre, la théologie me fait l'effet d'une sorte de grammaire, et que pour ceux-là, tout leur souci paraît être de bien mettre l'orthographe.

L'orthographe, vous le savez, cela est nécessaire, mais ce n'est pas suffisant. Il faut encore y joindre la littérature, la philosophie, tout ce qui nourrit l'esprit. Il faut avant tout savoir sa langue, et ce n'est pas facile ; il faut savoir écrire, parler correctement : voilà à quoi sert la grammaire. Mais la grammaire et l'orthographe ne sont pas tout.

De même, il ne suffit pas dans ce qui est orthodoxe de mettre une correction sèche : il faut pénétrer cette matière théologique, s'en nourrir, s'en imprégner. Permettez-moi, puisque je suis philosophe, de vous faire remarquer en passant le rôle de l'abstraction dans les connaissances humaines. On ne peut rien savoir, sans avoir recours à l'abstraction ; elle est indispensable pour la pensée humaine, mais ce n'est qu'un moyen. Au commencement et à la fin, il y a autre chose, il y a la réalité, même. Cela est vrai dans l'ordre naturel des sciences :

la science de la nature n'est qu'une suite d'abstractions ; rien n'est abstrait comme la physique. Mais qu'y a-t-il au commencement ? un fait donné, auquel le savant s'assujettit, et qu'il pénètre grâce à ses expériences et ses expérimentations. Et qu'y a-t-il au bout ? l'abstraction sans doute, mais qui permet d'agir sur la nature et de l'assujettir à nos propres besoins. Vous le voyez, nous trouvons la réalité ; partis de la réalité, nous revenons à la réalité et l'abstraction n'a été que le moyen.

Il en est de même pour la théologie ; elle peut être précise, correcte, orthodoxe, un ensemble de formules parfaitement exactes, mais il faut par notre labeur ouvrir ces formules pour arriver à la réalité dont elles sont l'expression. Le Christianisme repose d'une part sur des faits historiques et d'autre part sur des vérités éternelles : Dieu est la réalité, il est le réel parfait. Il faut que nous nous rendions ces réalités familières ; il faut sortir de l'abstraction qui a été nécessaire comme moyen d'y arriver.

Ainsi, Messieurs, le monde attend de vous un savoir d'un autre ordre que le savoir humain, mais il faut vous approprier ce savoir par un labeur humain. Bien plus, le prêtre ne doit pas rester étranger aux connaissances purement humaines, et je vais essayer de vous montrer pourquoi.

Quand un prêtre étudie une science même purement humaine avec méthode, avec un esprit scientifique, avec sévérité et rigueur, il prend de bonnes habitudes d'esprit, de la pénétration, et il a aux yeux des hommes cette autorité qu'on accorde toujours à la compétence scientifique.

Mais, parmi les connaissances humaines, il en est qui me paraissent particulièrement utiles au prêtre ; ce sont celles dont il a besoin pour comprendre, pénétrer, goûter les Saintes Ecritures. Voilà tout un ordre de connaissances auxquelles un prêtre s'adonnera plus ou moins selon ses aptitudes ou les circonstances. Mais les Saintes Ecritures sont une mine dont le prêtre vit. Comment pourra-t-il y pénétrer, dans cette mine obscure, s'il n'emploie la méthode, le labeur et l'étude ?

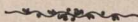
Puis il lui faut la connaissance de l'histoire de l'Eglise, de l'histoire du monde, en rapport avec celle de l'Eglise,

SUJETS D'ADORATION

A l'usage des Pretres-Adorateurs.

N^o 52

DEVOIRS DU PRETRE ENVERS LUI-MEME.



La Mortification.—Nature.—Nécessité.—Avantages.

— Adoration —

Qu'est-ce que la mortification ?

C'est, dit St Paul, une vertu qui nous porte à réprimer la chair, à combattre le vieil homme avec ses concupiscences et ses vices : “ *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* ” (Gal. V. 24.)

Pour bien comprendre la nature de la mortification, nous devons d'abord bien entendre ce que c'est que le vieil homme, la mauvaise nature, la chair, *carnem*.

L'homme élevé par Dieu à une fin surnaturelle, gratifié d'une vie divine, orné de dons ineffables qui perfectionnaient sa nature, s'est un jour laissé détourner de Dieu et a violé sa loi. — Dès lors que cet être si beau a cessé librement d'aimer son Créateur, l'amitié qui le reliait à Dieu s'est rompue, et Adam a perdu en même temps tout ce qu'elle lui apportait de biens, et d'avantages naturels et surnaturels. — L'âme humaine a été dépouillée de la vie lumineuse et pure qui la sanctifiait et la divinisait en quelque sorte. La raison a vu s'éteindre le flambeau de la foi qui la guidait vers Dieu ; son amour s'est égaré et perverti ; sa volonté a laissé tomber le sceptre.

Le corps créé pour obéir a commencé d'intimer des ordres et de tyranniser son maître : les sens n'ont plus eu désormais d'ardeur que pour les satisfactions grossières qu'offrent les biens naturels ; les passions, l'imagination, se sont repues de tout ce qui peut les satisfaire et les flatter ; en un mot, plus d'inclination naturelle et facile vers le bien et le vrai, plus de mouvement harmonieux et sûr pour contenir et diriger les puissances de l'âme, mais, à la place, des instincts, des appétits, des besoins désordonnés, des facultés dévoyées se précipitant aveuglément dans les plus déplorables excès.

Voilà ce que la chute a fait de l'homme : un être déchu, ravalé, ruiné et ruineux, dans lequel il n'y a plus l'ordre primitivement institué par Dieu, mais le désordre et le bouleversement ; un être lamentablement tombé, que la voix de la vérité appelle *homme charnel, homme terrestre ; caro, homo terrestris*.

Or la mortification doit travailler à relever ces ruines, à réparer ces déchéances et à remettre, autant que possible, cet être infor-

tuné et dévoyé dans sa condition première, et dans sa voie légitime ; elle doit s'opposer aux malheureuses suites de la chute originelle, travailler incessamment à retrancher tous les instincts, toutes les tendances, tous les mouvements désordonnés de la nature : dans l'esprit dont elle règle les pensées, dans le cœur dont elle purifie les affections, dans la volonté qu'elle maintient dans la rectitude, dans les sens qu'elle détourne des plaisirs trompeurs et coupables, dans les passions dont elle tempère les ardeurs et régularise les appétits.

On peut donc connaître quel est le champ de la mortification chrétienne, et mesurer son œuvre. — Unique dans son principe, elle aura une double forme et s'étendra à un double objet. Elle embrassera l'extérieur et l'intérieur de l'homme, et selon qu'elle s'exerce sur l'un ou sur l'autre, elle sera elle-même extérieure ou intérieure, corporelle ou spirituelle dans sa forme, négative ou positive dans son exercice et son expression.

Méditons un instant ces vérités fondamentales, et concevons une vraie notion de la mortification chrétienne ; adorons Dieu qui en promulgue la rigoureuse loi dans l'Eden : “ *In sudore vultus tui vesceris pane.*”

Adorons N. S. renouvelant cette divine loi : “ *qui vult venire post me tollat crucem suam,*” et s'y soumettant lui-même le premier “ *proposito sibi gaudio sustinuit crucem.*” (Hebr. XII.)

— Action de grâces —

L'Eglise, dans une de ses prières liturgiques, nous énumère les avantages de la mortification chrétienne : “ *Qui corporali jejuniis vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia.*”

a) La mortification réprime les mauvais penchants ; “ *vitia comprimis.*”

En effet, celui qui s'habitue à chercher en tout ses satisfactions, qui cède toujours à ses caprices, finit par aimer ses défauts et perd le désir de s'en défaire. Il est d'expérience que, plus nous accordons à nos appétits déréglés, plus il nous demandent avec empire ; la vie des sens se développe alors au détriment de l'esprit, et la concupiscence incline sans cesse à la recherche désordonnée du plaisir : “ *Caro concupiscit adversus spiritum.*” — Or la mortification a pour premier effet de combattre, d'affaiblir et de soumettre cet ennemi domestique qui sans cesse nous sollicite au mal, elle dompte les passions et rend à la volonté un empire qu'elle devrait toujours garder incontesté.

b) La mortification élève l'âme “ *mentem elevas.*” — La vie des sens produit en nous deux effets désastreux ; elle matérialise l'esprit, l'environne de nuages, obscurcit son regard et le rend incapable de s'appliquer à la méditation des vérités divines ; elle altère la pureté du cœur, le rend charnel, lui ôte le goût des choses de Dieu. — Or la mortification produit des effets tout contraires. En dégageant l'esprit de l'étreinte des sens, elle lui donne plus de

pénétration pour comprendre les choses spirituelles, et recevoir la lumière céleste. En purifiant le cœur, elle le rend plus apte à contracter avec Dieu cette union ineffable et cette douce familiarité qui se produisent dans l'oraison. "*Qui mortificare se appetunt, iam perfecte, si liceat, faciem Dei contemplantur.*" (St. Grég.)

c) La mortification facilite les vertus et multiplie les mérites : "*virtutem largiris et præmia.*"

Fortifiée par les victoires qu'elle ne cesse de remporter sur la vie des sens, la volonté s'enracine de plus en plus dans les habitudes surnaturelles, et les vertus chrétiennes prennent chaque jour en elle de nouveaux accroissements, et deviennent plus faciles : l'obéissance qui n'est que l'immolation de sa volonté, l'humilité qui n'est que le sacrifice de l'amour propre, la charité qui consiste à s'oublier pour servir les autres, la patience, surtout, autant de vertus qui ne vont guère sans la mortification et la pénitence.

De plus, la mortification fidèlement pratiquée multiplie nos mérites pour le ciel et contribue à embellir la couronne que Dieu nous y prépare. Pensée consolante, bien propre à soutenir l'âme dans les sentiers ardues où cette vertu la fait marcher. Chaque acte de mortification est un sacrifice qui honore Dieu, le dispose à verser sur nous des grâces abondantes, et à nous préparer une magnifique récompense : "*Qui seminant in lacrymis in exultatione metent. Non sunt condignæ passionis ad futuram gloriam.*"

— Réparation —

La mortification, pense-t-on souvent, est quelque chose de fort estimable, c'est la vertu des âmes avancées ; mais elle n'est pas faite pour le commun des chrétiens et même des prêtres. C'est une vertu de surrogation dont on peut se passer sans compromettre gravement l'affaire de son salut.

C'est là une illusion profonde : prétendre que la mortification, non pas dans telle ou telle pratique spéciale, mais considérée dans sa nature, dans l'ensemble des réformes qu'elle opère, des passions qu'elle enchaîne, des plaisirs qu'elle modère, de la chair qu'elle combat, ne soit pas une vertu obligatoire, surtout au prêtre, c'est assurément une erreur capitale ; c'est un déni donné à Jésus-Christ, à l'Évangile, à l'Église, aux Saints de tous les siècles, et même à la raison.

En effet la mortification est nécessaire :

a) *Jésus-Christ nous l'enseigne et nous la recommande.* — Il en fait une condition indispensable de son service : "*Si quis vult post me venire abneget semetipsum et tollat crucem suam.*" La mortification est du reste une des vertus dont N.-S. nous a donné les plus nombreux et les plus touchants exemples. — Toute sa vie se résume en ces mots : "*crux fuit et martyrium*" (*Imit.*) Il est né dans la souffrance et a vécu dans la souffrance ; il a accepté la croix, l'a portée jusqu'au Calvaire et est mort sur elle dans la douleur.

b) *Les Apôtres* n'ont eu garde d'oublier l'enseignement du Maître et leurs paroles nous initient au drame sanglant de la vie chrétienne: "*Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*" (II. Cor. IV.) *Christo confixus sum cruci — qui autem in carne sunt Deo placere non possunt.* (Rom. VIII.) — *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.*" (Gal. V.) — "*In hoc vocati estis quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.*" (I. Pet. II.)

c) *L'Eglise* n'omet aucune occasion de nous prêcher la loi de la mortification et de la pénitence; sa discipline lui fait la plus large part. "*Tota vita Christiani, dit le Concile de Trente, perpetua poenitentia debet esse; quid ergo de sacerdote?*" (Sess 24, c. g.)

d) *Les Saints* de tous les âges et de toutes les conditions, depuis St Paul, le *stigmatisé* de la mortification, jusqu'au saint curé d'Ars, le moderne prodige de la pénitence, tous les saints ne sont montés aux cimes de la perfection que sur le chemin royal de la croix.

Ils nous prêchent et par leurs exemples et par leurs écrits cette maxime: "*Tantum proficies quantum tibi vim intuleris.*" C'est St Jean de la Croix s'écriant: *Toujours souffrir, jamais mourir,* c'est Ste Thérèse disant à Dieu: *Où souffrir, ou mourir!*

e) Enfin *la raison et notre propre intérêt* nous font une loi de la mortification.

Puisque le péché originel a si profondément vicié notre nature, puisqu'il a déchaîné en nous une lutte effroyable entre la chair et l'esprit, il est évident que la mortification, qui a pour mission de restaurer cette nature dévoyée, s'impose comme une nécessité.

Nécessaire au chrétien, elle l'est plus encore au prêtre ministre de l'Evangile, successeur des Apôtres, disciple des Saints, exemple des fidèles et sanctificateur des âmes. Or les âmes ne s'enfantent que par un travail de mort, et la fécondité du prêtre est liée au mystère de sa propre souffrance. "*Mors in nobis operatur, vita autem in vobis.*" (II. Cor. 4.)

Interrogeons-nous, en terminant, sur notre état d'esprit relatif à la mortification: ne nous faisons-nous pas des illusions sur sa nécessité, et ne sommes-nous pas portés à dire, avec des ennemis de la croix de Jésus, que c'est une vertu trop passive, bonne pour d'autres âges, mais non plus pour nous. — Ne sommes-nous pas "*inimicos crucis Christi.*" (Phil. III.)

IV. — Prière.

Seigneur, vous avez, dans cette méditation, éclairé mon esprit de votre lumière pour me faire comprendre le prix, les avantages et la nécessité de la mortification. Daignez, par votre grâce, m'en inspirer l'amour et me mettre au cœur le courage de la pratiquer.

ORAISON JACULATOIRE; "*Christo confixus sum cruci.*" (Gal. II.)

puis la connaissance des âmes, du temps où l'on vit, des besoins de ce temps, des misères de ce temps, et de la façon dont la doctrine qui est immuable doit s'approprier à ce temps particulier.

Toutes ces connaissances sont d'un ordre humain, agissant humainement, par des signes humains. Dans cet ordre de choses, le prêtre sachant se servir sagement et habilement de la raison n'est-il pas, en l'espèce, un homme excellent et parfait ? (à suivre)



Le Carnaval et les Quarante-Heures

Nous voici au *carnaval*, nom joyeux pour le monde, triste réalité pour l'Eglise.

Les trois jours qui s'écoulent, le dimanche, le lundi et le mardi de la Quinquagésime, sont trop souvent, hélas ! trois jours d'oubli de Dieu, trois jours de dégradation pour l'homme.

Comment l'Eglise ne chercherait-elle pas à protester contre ces scandales, à en réparer les douloureux effets ? Comment à une aussi vieille et tenace institution, n'aurait-elle pas opposé depuis longtemps aussi la vertu de ses prières ?

C'est qu'ils remontent haut dans les siècles ces désordres. Ils viennent même en quelque sorte se souder aux réjouissances de la Rome antique, Lupercales, Saturnales, Mégalésiennes, c'est-à-dire à toutes ces fêtes publiques du paganisme instituées pour entraîner, sous le couvert des dieux, les peuples à la débauche.

Sans doute, au début, ainsi que l'étymologie du mot lui-même l'indique (1), ce nom de *carnaval* ne désignait pas autre chose que des réjouissances chrétiennes ou du moins honnêtes par lesquelles les fidèles des premiers siècles disaient adieu aux aliments gras et à la bonne chère, avant d'entrer dans la période de stricte abstinence et de jeûnes rigoureux par lesquels ils se préparaient aux

(1) Carnaval, de *carni vale*, signifie adieu à la viande, à la bonne chère.

solennités pascales. Et l'on explique aisément, avec dom Guéranger (1), comment les mœurs naïves de nos pères ont pu allier à la gravité chrétienne ces démonstrations exubérantes par lesquelles on prenait momentanément congé d'une vie plus facile. L'Eglise d'ailleurs n'a jamais entendu nous imposer l'humeur morose et sombre des puritains. Loin de s'élever contre ces joies innocentes par lesquelles on préludait alors à une carrière de devoirs austères, elle les toléra, les bénit et finit même par s'y associer, comme une mère qui pousse la condescendance jusqu'à prendre part aux jeux de ses enfants. Témoin le fameux *carnaval romain* qui, jadis, exerçant une attraction pour ainsi dire "mondiale", faisait accourir dans les murs de la Ville Eternelle des foules nombreuses autant que variées, avides de contempler le spectacle peu banal d'un Cardinal, — le Cardinal gouverneur de Rome, — entouré d'un brillant cortège de prélats et de dignitaires de la cour pontificale, faisant en grande pompe l'ouverture de ces fêtes populaires et parcourant en voiture de gala la célèbre rue du Corso, grouillante de spectateurs et jonchée de fleurs (2).

Mais la pensée des saintes pratiques à remplir durant le Carême s'effaça bien vite devant des séductions d'un autre ordre. L'intention première de ces réjouissances naïves autant qu'innocentes ne restant même plus à l'état de souvenir, le *carnaval*, qui, nous venons de le dire, dans le langage chrétien signifiait adieu à la bonne chère, ne tarda pas à rappeler dans la langue du monde les honteuses pratiques des fêtes du paganisme. Au surplus, la coïncidence de la date de certaines de ces fêtes avec

(1) Dom Guéranger : *L'année liturgique*, "le temps de la Septuagésime," p. 214.

(2) Les Papes avaient dû faire cette concession à ce peuple enfant qu'est le peuple romain, qui semble avoir hérité de ses ancêtres leur passion pour les jeux. Mais sur un signal bien connu, à l'*Ave Maria*, c'est-à-dire à la tombée de la nuit, tout rentrait dans l'ordre. On eût dit le préau d'un collège bien discipliné où, au son de la cloche, cris et amusements cessent comme par enchantement. Les rues reprenaient leur physionomie accoutumée et les églises s'emplissaient pour le salut et les cérémonies pieuses du soir. L'occupation piémontaise a laissé subsister le *carnaval romain*, mais ce que nous avons eu l'occasion d'en voir durant plusieurs années nous a, hélas ! suffisamment démontré qu'il n'est plus que le carnaval banal et vulgaire de toutes les grandes villes.

l'époque du carnaval avait dû aider puissamment à leur introduction dans la société chrétienne, surtout dans les campagnes où le paganisme fut si lent à disparaître complètement (1).

C'est pourquoi, de son côté, l'Eglise chercha toujours à neutraliser les effets de ces réjouissances. Dès le cinquième siècle, nous la voyons s'émouvoir et établir une messe avec des litanies solennelles et des jeûnes, en opposition avec les regrettables excès des calendes de janvier (2) et des autres désordres qui subsistaient depuis les Rois jusqu'au Carême. Plus tard, ayant destiné les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres à l'application de la pénitence publique, elle invita les fidèles à se confesser durant ces mêmes jours afin de se préparer ainsi aux expiations de la sainte Quarantaine. De là, le nom de *Carême-prenant* donné au dimanche, au lundi et au mardi de la Quinquagésime. Mais ces pieux usages par lesquels l'Eglise préludait à l'institution des *Quarante-Heures* n'arrêtèrent pas les désordres et les folies dont nous avons parlé. Ni les exhortations des pasteurs, ni la grande voix des Conciles, ni l'appui des pouvoirs, quand les pouvoirs étaient sincèrement chrétiens, ne purent les empêcher de se perpétuer de génération en génération. Nous lisons, en effet, dans la Vie de sainte Gertrude, que cette grande servante de Dieu demandait à Jésus-Christ même de lui prescrire des pratiques de piété pour le servir plus dévotement pendant ces trois jours où les mondains de son temps l'offensaient davantage.

Au seizième siècle, cette heureuse pensée, sous l'inspiration du P. Joseph de Fermo, capucin, fut reprise et étendue par le pieux Cardinal Gabriel Paleotti, archevêque de Bologne, un de ces instruments dont la Providence se servit alors pour arrêter la décadence de la piété et réparer les brèches faites à la discipline de l'Eglise par les malheurs des temps. Ce saint prélat établit dans

(1) Les *lupercales* tombaient le 14 des calendes de mars. Ces fêtes, instituées en l'honneur du dieu Pan, duraient deux jours et étaient suivies des *quirinales* et des *fornacales*.

(2) Aux calendes de janvier tombait la fête de la déesse *Strena* ou fêtes des étrennes. Elle était accompagnée de danses publiques et scandaleuses. Ces abus ne cessèrent en France qu'en 1444, réprimés enfin par l'autorité civile sur l'avis de la Faculté de théologie de Paris.

tous les monastères, dans toutes les paroisses de son diocèse, des sermons, des indulgences et des prières continues devant le Saint Sacrement durant les trois jours gras (1). Saint Charles Borromée, son contemporain et l'émule de son zèle pastoral, s'empessa de faire adopter, par le cinquième concile de Milan, pour son diocèse et pour sa province, une coutume si salutaire sous le nom de prières des *Quarantes-Heures* (2). Vers la même époque et dans le même but, saint Philippe de Néri, un autre grand ouvrier de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, établissait à Rome, avec le plus étonnant succès, des processions qui se faisaient, chacun de ces trois jours, aux principales églises.

Plus tard, au dix-huitième siècle, le savant Cardinal Lambertini, qui occupa depuis la Chaire de Saint-Pierre sous le nom de Benoît XIV, ayant à cœur de suivre les traditions de Paleotti son prédécesseur, prescrivit dans Bologne les prières des *Quarante-Heures* avec des sermons, des processions, l'exposition et le salut du Saint Sacrement pendant les trois jours du *Carnaval*. " Le monde, disait-il dans le mandement qu'il publia à cette occasion, vous invite d'un côté, et Dieu de l'autre par l'organe de ses ministres ; c'est à vous maintenant de décider lequel vous préférez, quel est celui dont vous voulez suivre les étendards (3). " Devenu Pape, il ouvrit les trésors de l'Eglise et accorda une indulgence plénière à tous ceux des fidèles de l'Etat romain qui, durant ces mêmes jours, viendraient visiter Notre-Seigneur dans le divin mystère de son amour et lui faire amende honorable pour les pécheurs. Cette faveur (4), Clément XIII, par un bref du 23 juillet 1765, l'étendit à tout l'univers chrétien ; et, dès lors, la dévotion des *Quarante-Heures* devint l'une des plus solennelles manifestations de la piété catholique.

Que ce chiffre de quarante heures ait été choisi par opposition aux quarante heures durant lesquelles le car-

(1) *Pontific. Bononiense.*

(2) Ch. Borrom., *Act. Eccles. Mediol.*

(3) Benoît XIV, instit. 14.

(4) Comme toutes les indulgences de ce genre, l'indulgence accordée à l'occasion des *Quarante-Heures* exige la confession et la communion.

naval est réputé battre son plein, comme nous l'avons dit plus haut, ou qu'il l'ait été pour rappeler et honorer les quarante heures écoulées depuis la condamnation à mort de Jésus-Christ jusqu'à sa résurrection, comme le prétendent certains auteurs, cela importe peu. Ce qu'il faut retenir c'est que tel a toujours été l'esprit de l'Eglise ; et c'est sous ce nom que l'on désigne communément, à Rome, les exercices de l'adoration qui s'y déroule d'un bout de l'année à l'autre.

En France, le nom de *Quarante-Heures* désigne maintenant d'une façon exclusive les cérémonies expiatoires des jours *gras*. Elles vont, une fois de plus, être célébrées dans toutes nos églises. Loin de nous la pensée de rappeler aux fidèles des sentiments qu'ils ont déjà et que leurs prêtres entretiennent si religieusement dans leurs âmes. Mais si quelques-uns, hésitants entre le temple de Dieu et les autels du plaisir, se laissent prendre à la séduction de ceux-ci, nous leur demanderions de méditer un instant et de s'appliquer à eux-mêmes cette belle formule liturgique de l'Eglise ambrosienne, au jour de la Quinquagésime :

“ La vie présente a ses plaisirs, mais elle passe ; votre jugement, ô Christ, est terrible, mais il demeure. Laissons donc cet amour que nous portons à ce qui est trompeur ; songeons plutôt à craindre un mal qui est infini, et crions : O Christ, ayez pitié de nous.”



NOS MORTS

Nous recommandons aux prières de nos chers Confrères, deux de nos Associés défunts :

Mgr. **Edward Murphy**, frère de notre zélé Directeur diocésain d'Halifax, et qui fut un des premiers et des plus fidèles membres de notre Œuvre.

M. **William Flannery**, D.D., du diocèse de London, décédé en Irlande.

Réponses Liturgiques

Symbolisme de la couleur des Ornaments

Q. *Quelle est l'intention de l'Eglise en ordonnant à ses Ministres de se revêtir d'ornements de couleur différente ?*

R. L'Eglise offre tous les jours le même sacrifice: aussi les ornements du prêtre ne varient point. Mais les sentiments avec lesquels il est offert, identiques quant à la substance, revêtent diverses nuances suivant la variété des fêtes et des temps de l'année ; de là, la variété des couleurs. Tous les jours, Jésus-Christ applique à son Eglise les mérites de son Sang précieux ; mais, comme à certaine fêtes plus solennelles ses grâces sont plus abondantes, elles sont aussi d'une nature particulière. Émanées de la même source et mûries sur le même arbre de vie, les grâces dont le divin Sauveur féconde son Eglise, sont aussi variées que les besoins de notre âme, et que les plaies dont elle est frappée par le péché. L'unité de sacrifice se reflète dans l'uniformité des ornements, et la variété des fruits dans la diversité des couleurs.

L'Eglise, cette divine Epouse de Jésus-Christ, se présente devant son Epoux, revêtue d'une agréable et mystérieuse variété : sa gloire et sa beauté essentielles sont au-dedans, sans doute ; mais, cet appareil extérieur en est l'expression. Suivant les circonstances où elle se trouve, elle laisse paraître ses dispositions au dehors, afin d'avertir ses enfants d'en apporter de semblables. Comme les qualités essentielles des Mystères ou des Saints peuvent être envisagées sous différents points de vue, les couleurs qu'on emploie pour célébrer les fêtes ne sont pas les mêmes partout. Le blanc, figure de l'innocence de l'Agneau de Dieu, et le rouge, figure de son Sang répandu pour nous, remontent aux temps apostoliques, les autres couleurs sont de la plus haute antiquité.

On se sert du blanc, symbole de la pureté et de la sainteté, aux fêtes de la Très-Sainte Vierge, à celle des Saints Anges, des Docteurs, des Confesseurs, des Vierges et de tous les Saints qui n'ont pas versé leur sang pour

la joie. “ *Ambulabunt mecum in albis, Virgines enim sunt* ” (Apoc. 2). Il est le symbole aussi de la joie, de la gloire et du triomphe, “ *candor vestis, splendorem denunciât solemnitatîs,* ” dit Saint Grégoire ; c’est pourquoi l’Eglise emploie la couleur blanche pour célébrer les fêtes de Notre-Seigneur, et pendant le temps pascal, surtout ; elle l’exige aussi pour le Jeudi-Saint et la Fête-Dieu, “ jour de joie et de ravissement. ” (P. Faber)

Le rouge, qui présente d’abord l’idée du sang et du feu, s’emploie pour célébrer les fêtes des Martyrs, des Apôtres et des Evangélistes, celles de la Passion et de la Sainte Croix. Comme le propre du Saint-Esprit est d’éclairer les âmes et d’embraser les cœurs ; comme il descendit sur les Apôtres en forme de langues de feu, on se sert du rouge pour l’honorer. Dans le rit parisien et lyonnais, on emploie le rouge à la Fête-Dieu et au Jeudi-Saint, pour honorer l’immolation continuelle de Jésus au Saint-Sacrement, l’amour héroïque dont il est la preuve vivante. Le rouge est aussi le symbole de sa Majesté royale, de sa dignité et de son pouvoir souverain.

Comme le vert tient le milieu entre les couleurs claires et les sombres, on l’emploie dans les jours qui, sans avoir un caractère particulièrement solennel et joyeux, ne sont cependant pas consacrés à la pénitence. De ce nombre sont les dimanches et les fêtes depuis l’Octave de l’Épiphanie jusqu’à la Septuagésime, et depuis l’Octave de la Pentecôte jusqu’à l’Avent. Le vert, symbole d’espérance, couleur générale de la nature, nous dit les travaux de tous ces célestes laboureurs qui ont cultivé le champ du Père de famille, soutenus dans leurs travaux par l’espérance d’une abondante moisson. Dans ce pèlerinage terrestre plein de peines, de privations et de luttes, le vert, symbole de l’espérance, nous donne l’espoir assuré du repos éternel et de la victoire définitive dans la patrie céleste. (*Durandus de Myst. Missæ.*)

Le violet, dont la teinte est moitié sombre, moitié éclatante, rappelle tout ensemble et les travaux et les avantages de la pénitence. Il s’emploie dans les temps et les circonstances où la douleur et l’espérance naissant de cette même douleur, sont le fond du culte divin. Ainsi, pendant l’Avent, on gémit, on soupire ; mais on gémit seulement du retard ; on soupire, mais ces soupirs appel-

lent le Juste et le font descendre: on emploie donc le violet. En Carême, on pleure ses fautes, mais on voit le pardon à la fin de la Sainte Quarantaine ; on pleure dans les calamités, dans les afflictions publiques, mais on attend la fin des larmes mêmes que l'on verse ; c'est pourquoi, on emploie le violet aux jours des Rogations, dans les processions où nous devons apaiser la justice de Dieu par les œuvres de pénitence.

Le noir est la couleur de la disparition de la lumière et de la vie, celle de la mort et du tombeau ; elle est en même temps le symbole de la désolation profonde produite par la mort. Le Vendredi-Saint, l'Eglise se revêt d'ornements noirs pour pleurer la mort de son divin Epoux ; elle se couvre des mêmes ornements pour prier auprès du cercueil de ses enfants qui lui sont enlevés par le trépas.



* VARIETES *

UNE INTERVIEW DE MGR. CHAPELLE



Durant un rapide passage dans son diocèse d'origine, en France, au cours de son voyage à Rome, l'archevêque de la Nouvelle-Orléans a été l'objet d'un interview qui intéressera probablement nos lecteurs.

— Comment se fait-il, Monseigneur, que le Président des États-Unis ait songé à vous, Prélat catholique et français, de préférence à tant d'hommes politiques, de ministres protestants ou, à leur défaut, d'évêques américains, qui se seraient fait un honneur de lui prêter un concours empressé ?

— Il y a là une question de tact et de différentes latitudes. Les préjugés de caste, les rancunes de parti, les procédés sectaires sont inconnus chez nous. M. Mackinley avait à résoudre une question d'intérêt catholique, il a naturellement fait choix d'un négociateur catholique.

Quand à ma qualité de français, le loyalisme des catholiques est tellement chez nous au-dessus de toute discussion, qu'elle ne pouvait soulever l'ombre même d'une difficulté.

M. le Président m'a appelé, et la question franchement posée, je n'ai eu d'autre objection à faire que de réclamer, comme condition indispensable, l'acceptation de Léon XIII. Les États-Unis n'ayant pas d'ambassade près le Vatican, la question pouvait traîner en longueur ; il n'en a rien été. Des démarches officieuses ont été accueillies favorablement par le Saint-Père, et je suis parti.

— C'était là, Monseigneur, une mission bien délicate ; le pouvoir civil pouvait craindre que l'évêque, sans le vouloir, par sympathie, ne se souvint trop qu'il était Evêque, et le St-Père, qu'il était trop américain.

— Je l'ai compris, et, dès la première heure, pour mettre mon absolue indépendance au-dessus de tout soupçon, j'ai refusé les riches honoraires que m'offrait M. le Président et les offres paternelles du Pape.

— C'était là, Monseigneur, en dehors de la somme de dévouement que vous imposait une mission si laborieuse, prendre à votre charge une bien grosse dépense. Vous ne vous en êtes pas tiré à moins de 25,000 francs.

— Que dites-vous là ?

— Peut-être 50,000 ?

— Sans doute ; mais Dieu y a pourvu !...

— Quelle est la première difficulté que vous avez rencontrée à Manille ?

— Très grave ! Celle-là résolue, le reste a marché tout seul. Ce n'était plus qu'une question de temps et de travail. Quand je suis arrivé, tous les prêtres de l'archipel étaient détenus en prison. Le général Otis se refusait à les rendre à la liberté. Il alléguait la raison militaire. Le clergé, rendu à la liberté, devait, selon lui, favoriser la résistance.

J'insistai chaleureusement pour amener le général à des sentiments plus équitables. Il ne pouvait invoquer aucun grief contre ces braves gens. J'exigeai que justice leur fût rendue. Le général s'obstina. Un télégramme de Washington le rappela immédiatement. C'était cause gagnée.

— Quel est ce clergé ? Est-il instruit ? studieux ? Était-il à la hauteur de sa tâche ?

— Voici : Il faut distinguer le clergé séculier du clergé régulier. Le clergé régulier est tout entier d'origine espagnole. Il y en a de cinq ordres : des Dominicains, des

Franciscains, des Augustiniens des deux branches, des Jésuites. C'est là un personnel ecclésiastique de valeur, instruit, zélé, plein de foi. Il a formé des chrétientés excellentes. Les églises sont très belles, très riches, de très bon style. La moindre paroisse a un édifice religieux qui ne déparerait pas une grande ville de France. Le clergé séculier n'a pas la même valeur, il se recrute parmi les indigènes, de race malaise, qui est une race inférieure.

— Quel est l'avenir politique, économique et religieux de ce pays ?

— Il deviendra une colonie américaine ; la résistance des opposants doit finir par s'éteindre. Il n'y a plus d'opposition armée que sur quelques points isolés.

Quant à la fécondité du sol et aux richesses naturelles, l'archipel des Philippines est le paradis du monde. Le climat est bon, salubre, constamment rafraîchi par la brise de mer. Il n'y a pas de maladie contagieuse, point de fièvre jaune. La température est chaude, mais peu variable. Le plus grand écart du thermomètre, en toute saison, est entre 30 et 32 degrés centigrades. Les ressources du sol, paraissent inépuisables. La terre donne, presque sans culture, tous les produits équatoriaux : café, coton, canne à sucre, caoutchouc. On y rencontre des gisements de pierres précieuses, des mines d'or et d'argent, et selon l'incurable habitude de nos bons frères Espagnols, tout cela est demeuré inexploité.

Il y a dans le millier d'îles qui composent l'Archipel, au dire des explorateurs, plus de bois précieux que dans l'immense bassin des Amazones et dans toutes les forêts de l'ancien et du nouveau monde.....

L'archipel est en grande majorité catholique et compte plus de huit millions de fidèles, c'est-à-dire autant ou plus que toutes les missions de l'Asie. L'occupation des États-Unis sera favorable à l'Église ; j'en ai la preuve dans l'extrême bonne volonté que les pouvoirs publics ont mis dans le règlement des affaires ecclésiastiques, Tout ce que j'ai cru utile et légitime de demander m'a libéralement été accordé et sans débats.

— Et votre diocèse, que vous allez retrouver après deux ans d'absence, auriez-vous la bonté de nous en donner quelques détails ?

— Volontiers. Un évêque coadjuteur m'a remplacé en

mon absence. J'ai la certitude qu'aucune de mes œuvres n'aura souffert. Le diocèse de la Nouvelle-Orléans, compte 400,000 catholiques. Toute l'aristocratie est d'origine française. On parle couramment notre langue en ville et à la campagne. Toute cette population est très attachée à la religion et d'un dévouement sans mesure à son évêque.

Ce sont les ouvriers qui nous manquent ; le recrutement du clergé est insuffisant à la tâche. Que je serais heureux, si quelques-uns de nos chers compatriotes voulaient me suivre ! J'irai volontiers le dire au Grand Séminaire, à titre d'abord de reconnaissance pour les six jeunes prêtres qu'il m'a donnés à mon dernier passage ; ils sont tous devenus d'excellents sujets ; ils font de la besogne pour quarante. Je serais heureux si quelques-uns de vos séminaristes voulaient me suivre à la Nouvelle-Orléans. Vous leur direz qu'ils seront les bienvenus, que le sol est défriché, qu'une riche moisson se lève, qui ne demande que des ouvriers.

— Encore un mot, Monseigneur. Que faut-il penser de l'Américanisme ?

— C'est une hérésie étouffée dans son berceau, et qui de plus est, une sorte d'hérésie sans le savoir, tellement les tenants des idées nouvelles se donnaient les apparences de la bonne foi. Il y avait là, d'ailleurs, des hommes qui avaient rendu des services, recommandables par leurs talents, la pureté de leurs mœurs, animé d'un prosélytisme ardent. Nous avons eu l'erreur en théorie. Dieu nous a gardés des conséquences qui auraient été désastreuses ; l'intervention de Rome a tout sauvé. L'Église en a souffert et en souffrira encore longtemps. Notre mouvement d'expansion a été retardé d'un demi-siècle."

Et sur ces paroles, pressé par l'heure, Mgr Chapelle nous a quitté. Il doit régler, en passant, quelques affaires urgentes à Lyon et à Paris ; puis, il se rendra dans son diocèse. Parti de sa ville épiscopale, il y aura bientôt deux ans, par San-Francisco et les îles Hawaï, il rentre par Suez et la France. Quand Mgr Chapelle arrivera à la Nouvelle-Orléans, il aura fait exactement le tour du monde.

COTISATIONS RECUES

PENDANT LE MOIS DERNIER.

Nos. 29 : \$ 1.00 — 34 : \$ 1.00 — 38 : \$ 1.00 — 51 : \$ 0.50 — 73 :
 \$ 1.00 — 80 : \$ 0.50 — 86 : \$ 2.00 — 100 : \$ 1.00 — 119 : \$ 2.00 —
 130 : \$ 1.00 — 131 : \$ 1.00 — 132 : \$ 1.00 — 155 : \$ 1.00 — 201 :
 \$ 1.00 — 225 : \$ 1.00 — 242 : \$ 1.00 — 246 : \$ 1.00 — 267 : \$ 1.00 —
 274 : \$ 1.00 — 287 : \$ 1.00 — 290 : \$ 1.00 — 300 : \$ 1.00 — 313 :
 1.00 — 343 : \$ 1.00 — 350 : \$ 1.00 — 351 : \$ 1.00 — 362 : \$ 1.00 —
 \$ 384 : \$ 1.00 — 386 : \$ 1.00 — 395 : \$ 1.00 — 401 : \$ 1.00 — 404 :
 5.00 — 409 : \$ 1.00 — 422 : \$ 1.00 — 427 : \$ 1.00 — 434 : \$ 1.00 —
 \$ 438 : \$ 1.00 — 462 : \$ 1.00 — 466 : \$ 1.00 — 489 : \$ 1.00 — 495 :
 1.00 — 517 : \$ 1.00 — 541 : \$ 2.00 — 583 : \$ 1.00 — 585 : \$ 1.00 —
 \$ 587 : \$ 1.00 — 610 : \$ 1.00 — 618 : \$ 1.00 — 619 : \$ 1.00 — 621 :
 1.00 — 629 : \$ 1.00 — 630 : \$ 1.00 — 632 : \$ 1.00 — 642 : \$ 1.00 —
 \$ 653 : \$ 1.00 — 680 : \$ 2.00 — 686 : \$ 1.00 — 688 : \$ 1.00 — 695 :
 \$ 698 : \$ 1.00 — 702 : \$ 2.00 — 722 : \$ 1.00 — 726 : \$ 1.00 — 738 :
 0.50 — 743 : \$ 1.00 — 753 : \$ 1.00 — 763 : \$ 0.50 — 764 : \$ 1.00 —
 \$ 777 : \$ 1.00 — 778 : \$ 1.00 — 782 : \$ 2.00 — 794 : \$ 1.00 — 799 :
 2.00 — 804 : \$ 1.00 — 832 : \$ 1.00 — 833 : \$ 1.00 — 842 : \$ 1.00 —
 \$ 888 : \$ 2.00 — 889 : \$ 1.00 — 903 : \$ 1.00 — 909 : \$ 1.00 — 928 :
 1.00 — 935 : \$ 1.00 — 1004 : \$ 1.00 — 1006 : \$ 2.00 — 1011 : \$ 1.00
 — 1014 : \$ 2.00 — 1015 : \$ 1.00 — 1024 : \$ 1.00 — 1038 : \$ 1.00 —
 1042 : \$ 1.00 — 1046 : \$ 1.00 — 1049 : \$ 2.00 — 1053 : \$ 1.00 —
 1063 : \$ 0.50 — 1066 : \$ 2.00 — 1071 : \$ 1.00 — 1072 : 1.00 — 1073 :
 \$ 1.00 — 1077 : \$ 1.00 — 1079 : \$ 1.00 — 1092 : \$ 2.00 — 1096 :
 \$ 2.00 — 1107 : \$ 1.00 — 1112 : \$ 3.00 — 1117 : \$ 1.00 — 1123 :
 \$ 1.00 — 1124 : \$ 1.00 — 1126 : \$ 1.00 — 1127 : \$ 3.00 — 1137 :
 \$ 1.00 — 1138 : \$ 1.00 — 1143 : \$ 1.00 — 1150 : \$ 1.00 — 1159 :
 \$ 1.00 — 1187 : \$ 1.00 — 1195 : \$ 1.00 — 1197 : \$ 2.00 — 1198 :
 1.00 — 1201 : \$ 1.00 — 1202 : \$ 1.00 — 1207 : \$ 1.00 — 1251 : \$ 0.50 —
 1255 : \$ 1.00 — 1268 : \$ 1.00 — 1269 : \$ 1.00 — 1270 : \$ 1.00 —
 1271 : \$ 1.00 — 1281 : \$ 1.00 — 1285 : \$ 1.00 — 1304 : \$ 1.00 —
 1308 : \$ 2.00 — 1318 : \$ 1.00 — 1319 : \$ 1.00 — 1338 : \$ 1.00 —
 1339 : \$ 1.00 — 1342 : \$ 1.00 — 1348 : \$ 1.00 — 1351 : \$ 0.50 —
 1353 : \$ 1.00 — 1354 : 1.00 — 1362 : 0.50 — 1368 : 1.00 — 1375 :
 0.50 — 1385 : 1.00 — 1387 : 1.00 — 1422 : 1.00 — 1436 : 1.00 —
 1438 : 1.00 — 1439 : 1.00 — 1471 : 1.00 — 1478 : 1.00 — 1502 : 1.00
 — 1506 : 1.00 — 1514 : 1.00 — 1533 : 1.00 — 1537 : 1.00 — 1553 : 1.00
 — 1562 : 1.00 — 1587 : 1.00 — 1620 : 1.00 — 1624 : 0.50 — 1645 : 1.00
 — 1663 ; 1.00 — 1666 ; 1.00 — 1669 ; 1.00 — 1679 ; 0.50 — 1680 ;
 1.00 — 1681 ; 1.00 — 1682 ; 1.00 — 1705 ; 1.00 — 1706 ; 0.50 — 1708 ;
 1.00 — 1713 ; 1.00 — 1704 ; 1.00 — 1716 ; 1.00 — 1723 ; 1.00 — 1729 ;
 1.00 — 1731 ; 1.00 — 1743 ; 1.00 — 1764 ; 1.00 — 1767 ; 1.00 — 1781 ;
 1.00 — 1801 ; 1.00 — 1802 ; 1.00 — 1805 ; 1.00 — 1806 ; 1.00 — 1822 ;
 1.00 — 1827 ; 1.00 — 1828 : 1.00 — 1832 ; 1.00 — 1833 ; 1.00 — 1134 ;
 0.50 — 1835 ; 0.50 — 1871 ; 1.00 — 1872 ; 1.00 — 1875 ; 1.00 —
 1876 ; 1.00 — 103 ; 1.00 — 542 ; 1.00.